

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 22

Artikel: L'agriculture en Amérique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses magnifiques solos pour soprano (la Péri) et pour alto ont été exécutés avec beaucoup d'expression. Le rôle de la Péri est, dit-on, des plus difficiles et abordable pour peu de sopranos. Il allait admirablement à la voix pure et élevée de M^{me} B., qui s'en est brillamment acquittée.

Mlle U. a chanté sa partie avec beaucoup de sentiment; sa voix est très belle et faite pour l'église; elle est bien timbrée, bien posée, comme disent les gens de l'art; elle se soutient sans trembler. Mlle U. a une qualité qui est rare et qui sera toujours appréciée de l'auditoire, elle prononce très bien.

M. M. a une fort belle voix, un timbre agréable et chante correctement. Il nous semble cependant que plusieurs solos de ténor auraient demandé beaucoup plus de vie et de chaleur. Le débit paraissait peu animé, monotone. Il est possible que la musique ait réellement ce caractère; il est possible aussi que, chantée par un artiste consommé, elle produise un tout autre effet.

Mais, au dire des connaisseurs, la perle de la soirée a été le quatuor avec chœur, dans la 3^{me} partie :

O saintes larmes du coupable,
O pleurs sacrés du repentir,
Coulez limpides sur le sable :
Dieu vous recueille avec plaisir.

Les chœurs pour voix de femmes étaient aussi fort beaux, et, certes, les dames qui les ont chantés, quoique remplissant un rôle beaucoup plus modeste que l'Ange et la Péri, ne méritent pas moins nos éloges; il y a parmi elles de superbes voix.

Les voix d'hommes paraissaient un peu faibles dans les chœurs mixtes, sauf dans le chœur des Indiens et soldats de Gazna, où ils chantent tous la même partie :

Qu'il meure le tyran !
Gloire, honneur, au monarque puissant !

L'orchestre, peut-être un peu trop fort dans certains moments, faisait réellement un effet complet et se ressentait favorablement du renfort des sept artistes recrutés dernièrement par la chapelle de Beau-Rivage.

En résumé, l'ensemble du concert a montré une exécution sûre, brillante, sans encombre, résultat d'une étude longue et patiente, de laquelle M. de Senger a obtenu tout ce qu'il est possible d'obtenir de sociétés d'amateurs. Du reste la critique, si l'on voulait en faire, serait bientôt désarmée devant les nombreuses difficultés de l'œuvre. Après avoir entendu un tel concert, on ne peut songer qu'à remercier les personnes qui travaillent ainsi à nous initier aux belles productions musicales des contemporains.

L'œuvre de Schumann n'est point, comme le disait l'autre jour l'un de nos grands journaux, une œuvre populaire, c'est une œuvre qui sort de l'ordinaire, savante, classique, élevée. Aussi aimons-nous à croire qu'après l'étude longue et difficile que nos amateurs en ont faite, ils auront au moins la satisfaction de voir le public lausannois demander avec empressement la répétition du beau concert qu'ils nous ont donné. Il est impossible de bien comprendre cette belle musique après l'avoir entendue une fois seulement; il faut

s'habituer à son caractère tout particulier pour en saisir tout le charme et savoir l'apprécier.

L. M.

L'agriculture en Amérique.

Nos lecteurs lirons sans doute avec un grand plaisir les curieux détails qui suivent sur la manière dont l'agriculture est pratiquée en Amérique; nous les empruntons à une publication très estimée, la *Revue britannique* :

« La partie régulièrement cultivée de l'Amérique, en laissant de côté le Canada et les possessions britanniques, couvre l'énorme étendue de 400 millions d'acres; la partie non régulièrement déterminée, non régulièrement possédée et non cultivée en couvre un billon et demi. Comparativement à ces immensités, la superficie des Etats-Unis seuls est plus vaste que tout le continent européen. Malgré l'étendue de territoire que représentent ces chiffres, l'Amérique a été arpentée, cadastrée dans sa totalité, et les régions qui peuvent se coloniser ou se peupler dans un espace de temps raisonnable ont été figurées sur des cartes et divisées en territoires de villes, puis subdivisées en sections carrées, et, enfin, en sous-sections, où sont indiquées les grandes routes, ainsi que les voies transversales. Toutes ces divisions sont numérotées et enregistrées, tant dans les bureaux de l'arpenteur général, à Washington, que dans ceux du cadastre de chaque Etat et comté. Par suite, il ne peut s'élever aucun litige relatif aux titres de propriété, et le sol peut, en Amérique, se transmettre aussi facilement qu'un billet de banque.

Comme on peut s'y attendre dans un pays relativement neuf, l'agriculture y est, en général, primitive. Si les fermes n'ont pas la belle apparence de celles qu'on remarque dans notre continent, il ne faut pas s'en étonner quand on pense à la rareté et à la cherté de la main-d'œuvre, et quand on se rappelle combien de gens, parmi les cultivateurs actuels du sol, n'étaient pas, dans le principe, destinés à labourer la terre. La plupart des fermes situées sur le territoire des anciens Etats ont été conquises sur le sol des forêts primitives. Pendant des centaines et des centaines de milles, les troncs des plus grands arbres restent encore au milieu des terres, de sorte que l'on peut y calculer, pour ainsi dire, par le nombre des souches, la date du peuplement de chaque localité.

Dans les parties rocheuses et remplies de pierres, celles-ci restent amoncelées en tas et la charrue et la machine à moissonner doivent se frayer leur chemin au milieu de ces troncs d'arbres et de ces tas de pierres.

Voici comment on procède au défrichement d'une forêt : à la chute des feuilles ou à l'automne, le taillis est coupé et mis en pile. Pendant l'hiver, les arbres sont abattus, portés sur les taillis, puis on y met le feu. Après, les souches des petits arbres sont arrachées au moyen d'un cabestan manœuvré par des bœufs ou par des chevaux. Quant aux grandes souches, on les laisse sur le champ avec leurs racines, on laboure ensuite le sol, ou plutôt on en égratigne la surface. On

sème ensuite successivement deux ou trois récoltes de maïs, afin de pouvoir détruire les pousses du taillis, puis la terre est laissée en herbe jusqu'à ce que les grosses souches soient assez consommées pour pouvoir être extraites. Les prairies d'Amérique sont loin d'avoir la couleur splendide, le beau vert de nos pâturages. Cela est dû presque entièrement au climat; mais cependant le manque de soins dans la préparation du sol, le peu d'attention que l'on met à choisir de bonnes graines sont pour beaucoup dans cette apparence misérable. Après avoir voyagé pendant des semaines à travers les troncs calcinés d'un récent défrichement, et ses clôtures en zig-zag, on éprouve un grand soulagement à la vue de ces vastes prairies qui s'étendent à perte de vue. Dans les districts couverts de forêts, c'est un travail immense que de nettoyer le sol et de le mettre en état de culture. Dans les prairies, la tâche du colon est bien moins pénible, il n'a simplement qu'à labourer le sol et à y jeter la semence. Les prairies d'Amérique sont de trois sortes. Il y a d'abord les prairies plates, à peu près semblables à nos marais, sans aucun arbre, même sans aucun buisson, aussi loin que la vue peut s'étendre. Il y a ensuite les prairies roulantes, qui présentent à la surface de légères ondulations et quelques bouquets de bois, bien moins monotones que les prairies plates, mais bien moins agréables encore que celles qui offrent à l'œil de fortes ondulations de terrain.

Le système généralement suivi pour la culture américaine est un système d'épuisement qui se fait sentir, dans les Etats les plus anciennement colonisés, par une diminution graduelle et rapide du rendement des terres. On observe peu les rotations. On voit peu de récoltes-racines, excepté la pomme de terre. On demande au sol du blé sur du blé, sans s'inquiéter de lui rendre en matières fertilisantes ce qu'il a perdu.

Une grande partie des cultivateurs sont ce que nous pourrions appeler des fermiers travaillant eux-mêmes; ce sont des hommes d'un extérieur dur; mais, grâce à l'admirable système des écoles publiques, ils sont généralement fort bien élevés. Le nombre immense des journaux agricoles prouve combien les Américains aiment la lecture. Le *New-York Tribune* a un numéro hebdomadaire presque exclusivement consacré aux matières agricoles. Son tirage dépasse deux cent mille exemplaires. L'*Agriculteur américain*, tire à cent cinquante mille. Le *Fermier de la prairie* et plusieurs autres sont aussi très répandus. Les gros et riches fermiers sont de vrais gentlemen et des hommes de grande intelligence. Il existe une autre classe très nombreuse, c'est la classe des fermiers amateurs. Docteurs, juristes, banquiers, marchands, manufacturiers, tous semblent possédés du même amour pour l'agriculture.

Le blé et les autres récoltes de céréales sont moins abondantes qu'en Europe, mais le maïs rapporte bien davantage. On fait beaucoup de cas de cette plante, qui est souvent coupée en vert pour fourrage et atteint jusqu'à douze pieds de hauteur.

Les salaires étant très élevés et les bras aptes à faire le travail assez rares, les machines agricoles sont

très nombreuses. Il se fabrique, par an, dans les Etats-Unis, 400,000 machines à faucher et à moissonner.

Le nombre des bêtes à cornes n'est pas proportionné à l'étendue du territoire; il ne s'élevait, en 1860, qu'à 17 millions de têtes. Quant aux porcs, ils s'élèvent au chiffre prodigieux de 33 millions, c'est-à-dire environ une tête par habitant.

Parmi les cités américaines, il en est trois qui, sans aucun doute, ont une importance marquée comme centres agricoles. Ce sont Buffalo, Chicago et Cincinnati. A Buffalo, située à l'extrémité orientale du lac Erié, on a disposé des *élévateurs* de grains pour faciliter le déchargement des cargaisons. On y voit se dresser plus de vingt de ces gigantesques ouvriers automatiques qui peuvent décharger des navires à raison de 400,000 boisseaux à l'heure, et des magasins qui peuvent en contenir plus d'un millier. L'élévateur de Watson est à 260 pieds au-dessus de l'eau et mis en mouvement par la vapeur. On peut mettre à quai quatre navires ensemble, et, en même temps, décharger et emmagasiner leurs cargaisons. Avec des moyens aussi rapides et aussi énergiques, une flotte entière peut, non-seulement se décharger, mais même quitter le port au bout de 36 heures.

L'*Avenir national* citait l'autre jour, en riant, cette coutume pratiquée dans un pensionnat de demoiselles, à Lille: Pendant toute l'année on engage les élèves à adresser leurs souhaits, leurs plaintes, leurs plus secrets désirs à la sainte Vierge. Cela forme de petites épîtres écrites avec soin sur des papiers rosés ou azurés. Toutes les lettres, revêtues d'une suscription uniforme, sont déposées dans une boîte spéciale. Il n'y a qu'une levée par an. Comme on ne connaît pas l'emploi des timbres-poste, on a trouvé un moyen très ingénieux de faire parvenir les lettres à la destinataire sans passer par aucun intermédiaire. On dépose la correspondance sur un petit autel entouré de fleurs. Tout à coup l'orgue résonne, les encensoirs s'agitent, les chants commencent et une allumette chimique met le feu aux billets. Au milieu des flammes et de la fumée se dégage l'âme de cette correspondance qui s'élève au ciel, il n'en faut pas douter.

Un vieux tailleur allemand et un débiteur assez inexact s'étaient pris de bec dans la rue: le tailleur était vif, pressant, insolent comme un homme qui a le papier timbré pour lui.

— Ne le prenez pas sur ce ton, dit enfin le jeune homme, vous me forcerez à vous répondre de même: mais vous êtes un vieillard, et je vous dois le respect.

— Et un habillement *gomblet*, grommela le tailleur.

En wagon. — Huit voyageurs dans un compartiment. Sept ont le cigare à la bouche.

Le huitième, avec le ton de la plus exquise politesse:

— Cela ne vous gêne pas, Messieurs, que je ne fume pas.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.